

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Figurines Du Guesclin de la fonderie de Tunis

N°92 – Juin 2018

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

La Rédaction..... 5

Les chemins de mémoire

Une souris et des mômes

Alain Amato..... 7

Les chemins de mémoire

Mon école en Algérie

Simone Balazard..... 12

Des hommes singuliers

Souvenirs Algériens de Max de Tonnac de Villeneuve

Joseph Aumerat..... 18

Des hommes singuliers

Le baron Tinco Lycklama,
un orientaliste entre Alger et Cannes

Annie Krieger Krynicki..... 25

Les chemins de mémoire

Les années cinquante : Un jeune Français à Bizerte

Didier Destremau..... 30

Les chemins de mémoire

L'hostie de Carthage

Jean Tommy-Martin..... 41

Les chemins de mémoire

Maxula Rades

Daniel Penet..... 43

Les chemins de mémoire

Les fonderies de Mégrine

René Jeannin Naltet..... 49

Repères bibliographiques..... 54

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



Éditorial

La Rédaction

Chers amis lecteurs

Ce sont bientôt les vacances et pourtant nous vous invitons à retourner à l'école ou au collège ! Plongée dans les années trente à soixante, remontée à la surface des souvenirs de l'enfance ou de l'adolescence. Un âge d'or qui n'a peut-être existé que dans l'imagination, matérialisé par les petits soldats fabriqués dans les fonderies de Tunis mais qui se sont changés en plomb. Exhumation de pièces antiques en Tunisie, naissance d'un musée à Cannes à partir de collections d'un orientaliste des années 1897 ou la vie aventureuse d'un juge et maire de Blida en 1872. Enfin c'est l'histoire telle qu'elle a été transcrite à chaque époque avec subjectivité et passion, bien que la revue tienne à présenter les thèses en présence avec leurs contradictions. Car c'est ce passé que nous tentons de faire revivre dans la revue, ce passé, ou, selon Sénèque, « cette époque de notre vie qui est sainte et consacrée ; elle est au-dessus de tous les hasards humains, elle est soustraite au règne de la fortune, elle ne peut être ni troublée ni enlevée. C'est une possession perpétuelle et inaccessible aux menaces : Tous les jours du passé se présenteront à tes ordres. Il te sera permis de les inspecter et de les garder à volonté. Seul, un esprit calme et sûr de lui peut se retourner et regarder en arrière » (in *De la brièveté de la vie* - 43 après Jésus Christ).

Bonnes vacances !

La Rédaction



Une souris et des mômes

Alain Amato



École Diderot à Constantine.

Alain Amato est, au 2^e rang, le 4^e en partant de la gauche.

Le vendredi 1er octobre 1948, trente-six petits Constantinois, dont j'étais, entraient au cours préparatoire de l'école Diderot, située rue Sassy, du nom d'un officier mort lors de la prise de Constantine en 1837. J'avais six ans et demi. Nous avions des bouilles à la Doisneau et rien à envier à la gouaille de la rue Mouffetard, malgré notre accent et notre parler régional. Nous représentions les différentes populations de l'Algérie et nous allions nous côtoyer sur les bancs scolaires sans ségrégation comme dans la France actuelle. Cependant pour ceux qui sont avides d'exotisme, je révélerai la présence d'un lion... dessiné sur la couverture de nos cahiers scolaires.

Après nos mères, sœurs, tantes et cousines, notre spectre féminin s'agrandit avec l'apparition de notre maîtresse, madame Robert, une femme brune d'une grande douceur. À l'une des premières récréations, un de mes condisciples se mit soudain à sauter devant moi, façon kangourou, en criant à tue-tête sur l'air des lampions « Amato Toto, Amato Toto ! ». Si la première interjection me surprit, la seconde m'ulcéra et à la troisième, l'agité de la rime reçut en pleine figure le premier uppercut de ma vie. Il se retrouva les quatre fers en l'air, pleurant et appelant sa mère ! Manque de chance les instituteurs, dans leur va-et-vient perpétuel au centre de la cour, s'étaient trouvés face à nous et n'avaient capté que mon geste. Sans demander la moindre explication, madame Robert me tira par l'oreille jusqu'au piquet, à côté des WC. L'institutrice rapporta l'incident à ma mère qui fut toute contrariée, se demandant si elle n'avait pas mis au monde un futur bandit, ou un boxeur ou même les deux à la fois. Lorsque mon père me demanda pour quelle raison j'avais donné ce coup de poing, je répondis : « Il s'est moqué de mon nom. » La sentence tomba : « Tu as eu raison mon fils. On ne doit pas se moquer des Amato ». Aussi, jusqu'à la fin de ma scolarité, il n'y eut plus de rime en « o » accouplée à mon vieux patronyme latin. Après l'apprentissage de la lecture, la maîtresse nous

entraîna dans l'une de nos premières dictées. Elle énonça à voix haute : « Une souris » en détachant lentement les syllabes. Ma cogitation alors embryonnaire se mit à mouliner. Une : article féminin. Donc souris c'est féminin comme Marie, Annie, Suzie. Convaincu que la différence entre le masculin et le féminin, c'était une affaire de « e », j'écrivis une souris avec un e final. Ce qui donna « Une souris » couleur violette, puisque c'était l'époque de l'encre violette. Ce fut ma première faute d'orthographe et j'en fus si vexé que je m'en souviens encore aujourd'hui. Un après-midi de mai, le directeur entra dans la classe et demanda à notre institutrice de le suivre. Dehors nous entendîmes un cri puis des sanglots. Madame Robert venait d'apprendre que son mari, militaire en Indochine, avait été tué.

L'année suivante monsieur Halimi, CE 1, nous initia à la littérature par le biais du *Roman de Renart*, notamment l'épisode où Renart et le chat Tibert se disputent une andouille aussi longue que leur taille. Heureuse époque où un instituteur de confession juive pouvait nous faire découvrir les tribulations d'une andouille, non halal et non casher, sans s'attirer la foudre des censeurs. C'est monsieur Halimi qui nous inculqua le calcul mental. Je garde l'image de cette ardoise - les vraies en pierre naturelle -, où il fallait écrire à la craie le résultat des interrogations : « 9 plus 8, avait-il demandé ? » La réponse inscrite, nous posions la craie. Puis à son signal nous brandissions au-dessus de nos têtes l'ardoise du jugement. S'il y avait erreur, il y avait punition. Elle consistait à écrire plusieurs lignes de la bonne réponse. En juin 1950, monsieur Halimi écrivit en rouge sur mon carnet de correspondance : « Semble avoir beaucoup d'imagination. Gagnerait à la contrôler ». Appréciation prémonitoire pour quelqu'un qui plus tard publierait des nouvelles à l'imaginaire non bridé.

De la classe de monsieur Elbaz, CE 2, j'ai conservé trois cahiers de l'année 1951, grâce auxquels j'ai constaté que pour

l'exercice des lettres majuscules il nous fit voyager d'Alger à Tunis, en passant par Constantine, ainsi qu'au Maroc. Pour clore l'alphabet, c'est Zola qui s'étala sur nos cahiers. J'y vois de la part de monsieur Elbaz, un hommage subliminal adressé au Zola dreyfusard. Au mois de juin, dans la dernière ligne droite avant les grandes vacances, nous apprîmes l'histoire de l'Algérie. La période romaine retint beaucoup notre attention parce qu'au cinéma, c'était l'époque des péplums. Et puis, apprendre que Constantin, « notre » empereur, avait légué son nom à la cité il y a plus de seize siècles, avait de quoi nourrir notre chauvinisme. La salle de classe dominait l'ancien palais du Bey, témoin de l'occupation turque, dont les bâtiments s'étendaient en face. Une occupation chassant l'autre, le palais était devenu la résidence du général commandant la division. Le drapeau bleu-blanc-rouge flottait à son fronton.

Monsieur Bonneval, CM 1, mélomane, joueur de violon nous fit chanter « Santa Lucia » à la soirée de clôture de la fête sportive des lendits de mai 1952. Il avait une tactique pour nous faire apprendre les dates de l'histoire de France. Chaque samedi après-midi, dans l'heure précédant la sortie, il y avait interrogation écrite. Une faute et c'était la retenue. Toutes les dates y passaient, du fameux 732, plus tellement en odeur de sainteté de nos jours, au 1515 fusionné à Marignan. Mais ce jour-là pour le 1er septembre 1715, j'eus un trou de mémoire. Profitant d'un flottement à l'énoncé du résultat - Ô La mort de ses oses à ce Louis XIV ! -, je saisis promptement mon porte-plume, le trempai dans l'encrier et rectifiai ma feuille. Aussitôt j'entendis derrière moi Belcacem lancer un « M'sieu ! M'sieu ! y triche ! » L'instituteur d'accourir et de constater que l'encre toute fraîche n'ayant pas eu le temps de sécher, il y avait eu tricherie. Monsieur Bonneval m'ordonna de me mettre debout dans l'encoignure d'une fenêtre, les bras en croix avec interdiction de les baisser. Quel supplice ! Puis ce fut la retenue. Le lundi matin à la reprise des cours, les copains me

racontèrent qu'à la sortie du samedi, pendant que j'alignais des lignes et des lignes de « Je ne dois pas tricher en classe », Belcacem avait été molesté et prévenu : « Pas de rapporteur en classe ! » Belcacem fut-il traumatisé par cette querelle ? Toujours est-il qu'à la fin de son adolescence il rejoignit l'A.L.N. et fut abattu dans le djebel en 1961.

Dans la classe de monsieur Sebbah, CM.2, il fallait apprendre par cœur le nom des préfectures et sous-préfectures des départements de cette France que nous situions dans les limbes, bien au-delà du djebel Sidi-M'cid qui ceinturerait la ville au nord. Sans songer que neuf ans plus tard l'exode nous propulserait de notre département constantinois vers ces régions boréales. J'imagine, au moment de notre diaspora, monsieur Sebbah faire un ultime appel et nous, lui répondant, non pas par un « Présent », mais par le nom du futur département de notre exil : « Alain - Côtes-du-Nord ». « Christian - Bouches-du-Rhône ». « Félix - Hérault ». « Guy - Seine ». « Jacques - Jura ». « Jean-Pierre - Pyrénées-Orientales ». N'est-ce pas chers condisciples retrouvés grâce à Internet ! À l'issue de nos cinq années d'école primaire, pour la majorité d'entre nous, un témoignage de satisfaction attesta de notre réussite à l'examen d'entrée en classe de sixième des Lycées et Collèges. Il est daté du 30 juin 1953, dernier jour de mon séjour à l'école Diderot.

Alain Amato est né le 1er avril 1942 à Constantine. Il a fréquenté l'école primaire Diderot de Constantine. Il réside actuellement à Rennes. Parallèlement à sa carrière dans le groupe pétrolier Elf, il a mené une activité littéraire, publiant *Monuments en exil* (préface Paul Belmondo, Atlanthrope, 1979, prix du Cercle algérieniste) et *Le Dernier Matin* (Séguier, 2012), et participant aux ouvrages collectifs *L'Enfance des Français d'Algérie avant 1962* et *Une enfance dans la guerre. Algérie 1954-1962* (Bleu autour, 2014, 2016).



Mon école en Algérie

Simone Balazard



Fontaine Bleue, CM2, 1945, Simone Balazard est la première élève en partant de la gauche, Hélyette Paris est sur la même rangée, tout à fait droite.

Du chemin Fontaine-Bleue à la rue Darwin (1940-1946)

Ma première école, maternelle, se situait Chemin Fontaine Bleue, tout près de la statue de Raffi (Alphonse) ancien maire d'Alger qui avait également donné son nom à ma rue¹.

Un an plus tard, à six ans pile puisque je suis du mois d'octobre, synonyme de rentrée des classes à l'époque, c'était

1 La biographie d'Alphonse Raffi est disponible sur notre site *Mémoire d'Afrique du Nord* www.memoireafriquedunord.net

déjà le cours préparatoire. J'y fis deux rencontres capitales: d'abord celle de ma maîtresse, Madame Duguet, sans doute ma seule vraie maîtresse puis qu'aucun autre nom ne m'est resté en mémoire. Quant à la seconde rencontre, ce fut celle de mon amie Hélyette qui, encore aujourd'hui, sept décennies plus tard, me présente comme « la première petite fille qui m'a donné la main ». C'est qu'elle n'avait pas goûté les charmes de la petite école, ayant débarqué directement à la grande, après six ans d'enfant unique.

Au début du cours élémentaire, et pour être précise, le 8 novembre 1942, un événement vint troubler cette enfance encore très emmaillotée : les Américains et les Anglais débarquèrent à Alger. Une foule de jeunes gens sympathiques envahit les rues et les appartements qu'on réquisitionna à tour de bras ; Alger qui était confite en pétainisme s'égaya d'un côté, mais devint, d'un autre, le centre d'une âpre bagarre entre les bombes allemandes et la DCA des Alliés. Des alertes retentirent, nous fûmes priés de nous abriter dans les tranchées ou dans les caves, tout s'arrêta, écoles comprises, le ravitaillement devint problématique (faiblement compensé, mais heureusement pour nous, les enfants, par une pluie de bonbons multicolores et de cette invention merveilleuse mi-douceur, mi-jouet - on tirait dessus - *le chewing-gum*).

Des jours chaotiques s'ensuivirent. D'école, il n'était plus question bien sûr. Je me souviens m'être retrouvée, ma mère et moi, dans un hôtel glacial, à Bordj-bou-Arréridj où mes parents avaient des amis, qui avaient dû promettre de veiller sur nous, mais finalement non. Ma mère resterait à Alger avec mon père que son handicap dispensait de faire la guerre, mais lui permettait de continuer à aller au bureau, et j'irai avec ma grand-mère, chassée de son appartement par les Américains, chez sa demi-sœur à Novi, beau village de colonisation à cent kilomètres à l'ouest d'Alger, au bord de la mer.

De Novi, j' ai un souvenir délicieux. C'était une classe unique où nous ne faisons pratiquement rien, notre maîtresse qui était dépassée par l'énorme responsabilité de présenter deux ou trois gamines au certificat d'études, s'y consacrait entièrement, laissant batifoler les « petites » de sa classe unique. Je ne me souviens que du commerce que j'entretenais avec quelques paresseuses que je fournissais en devoirs contre des friandises, et des marchandages, dont j'avais été la victime, leurs promesses portant sur des paquets de *chewing gum*, mais leurs paiements s'effectuant en tablettes (c'est-à-dire un cinquième du paquet promis).

Je me souviens aussi de notre maîtresse quittant la salle de classe en réclamant une minute de silence, que nous pouvions admirer secouant sa salade dans la cour, arrivant ainsi à préparer son repas de midi tout en gardant l'œil sur son troupeau de filles. Quand mes parents arrivaient d'Alger le samedi après-midi, ils venaient me chercher à l'école que je quittais aussitôt pour être avec eux. Toute la classe applaudissait cette minuscule distraction, c'est du moins le souvenir que j'en ai !

Plusieurs mois passèrent dans un agréable farniente. Bizarrement je ne m'ennuyais pas. L'observation des mœurs villageoises, la liberté dont une fille de la ville, toujours un peu en cage, ne pouvait que se réjouir, la visite de mes parents, la messe avec ma tante, la mer toujours à côté, devaient suffire à mon bonheur.

Et puis, en avril 1943, il fallut bien rentrer à Alger. Notre école ayant été bombardée, nous devions partager les locaux d'une école plus lointaine, à Belcourt, rue Darwin. Il fallait aussi rattraper le retard que nous avons accumulé pendant nos « vacances » forcées. Je me souviens d'un petit cours que nous donnait une de nos maîtresses dans son appartement. Nous étions une dizaine, assises autour d'une table de salle à manger, ça changeait des salles de classe, de leurs bancs

attachés aux tables, de leurs encriers de porcelaine blanche. La maîtresse faisait le tour de la table, se penchait sur nos cahiers, un autre rapport s'installait.

Rue Darwin, l'école était à mi-temps, quelle chance ! Quatre heures par jour du lundi au samedi, une semaine le matin, une semaine l'après-midi. Programme : maths, français et un peu de sport, une fois par semaine, dans un stade du Champs de manœuvres. Ni couture, ni dessin, ni musique, seulement les fondamentaux. Du coup nous n'étions pas mauvaises et il me semble bien avoir eu sans effort, en sixième, le premier prix de langue française.

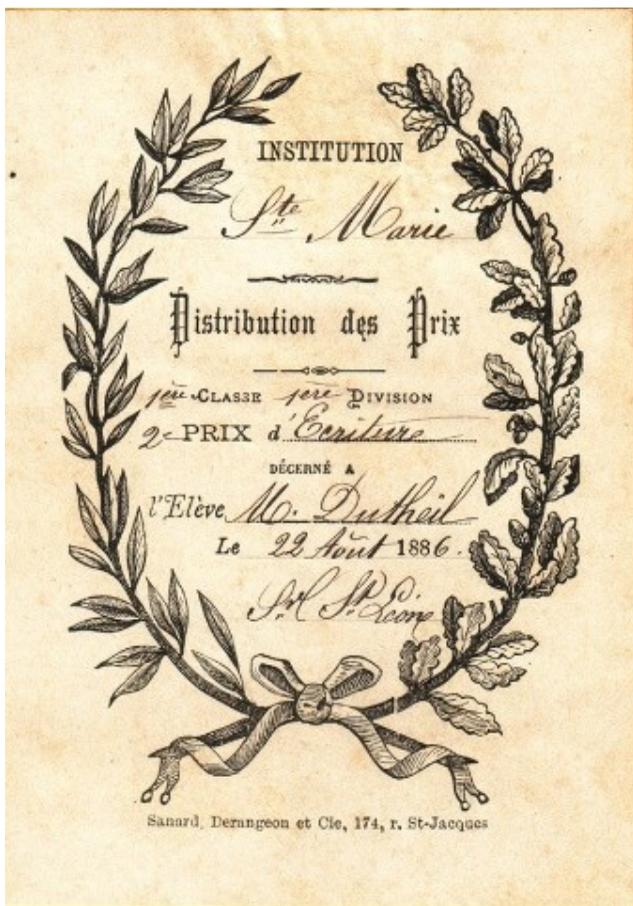
Et pourtant ! Comme cette langue française était peu accordée à notre vie ! Elle désignait un monde très éloigné de notre expérience, parlait de la France, sa neige, ses sapins, ses enfants qui jouaient aux barres, alors que nous utilisions pour nos jeux, les osselets du boucher (quand il y avait de la viande..) et les noyaux d'abricot. Les cigognes habitaient l'Alsace mais nous les voyions s'ébattre sous nos yeux, les dragées et les pralines étaient de toutes les fêtes (*c'est quoi, maîtresse, des pralines ?*) . Les maîtresses avaient du mal, elles s'en tiraient avec un soupir de pitié pour ces pauvres enfants. « Vous êtes des enfants de la guerre » nous dit l'une d'elles, en essayant tout de même de nous décrire une praline. Sans y parvenir, bien sûr. Jamais je n'aurais cru que c'était si beau et si bon, une praline, quand j'en vis une pour la première fois, à dix ans passés. .

Tout de même, par rapport à notre chemin Fontaine-Bleue, la rue Darwin c'était l'aventure, le grand large. Au début, à la rentrée 43, pères et mères s'entendirent pour qu'un adulte accompagne à l'école un petit groupe de filles. L'Adulte - surtout si c'était un père - avait parfois l'obligeance de porter nos cartables. Délice ! Mais cela ne dura pas plus d'un an. Après nous étions grandes et la rue Darwin, malgré son nom étranger, ne nous faisait pas peur. Nous prononcions « Darwin »

et n'avions pas la moindre idée de qui ça pouvait bien être. Hélyette et moi rentrions en faisant quelques escapades, surtout les semaines d'après-midi, et particulièrement quand il avait plu, ce qui nous permettait de gambader dans les rigoles du champs de manœuvres. Un jour, alertée par nos plaintes, ma mère vint nous chercher à l'école et fit les gros yeux – au sens propre, je les vois encore – à une bande de garçons malicieux qui s'étaient amusés à nous tirer les tresses et rabattre nos capuchons en poussant quelques cris hostiles.

Et à propos, à part l'école maternelle qui était mixte, je ne me rappelle pas avoir croisé aucun garçon avant mon entrée en hypokhâgne au lycée Bugeaud, dix ans plus tard. De six à dix-huit ans les sexes étaient totalement séparés. A la réflexion, il n'y a qu'à l'église, au catéchisme, entre 7 et 10 ans, que nous étions des deux sexes, soigneusement rangés des deux côtés de l'allée centrale, et surveillés comme du lait sur le feu par un curé rendu fou par toutes les mauvaises pensées que ce voisinage pouvait nous inspirer.

En 1946, je présentai le concours d'entrée en sixième. Non sans peine, car mon école dont j'étais semble-t-il un bon élément, aurait souhaité me garder en me faisant passer au cours supérieur, qui débouchait sur le Certificat d'études. Ma mère s'y opposa, ne voyant dans cette classe de fin d'études qu'une année de perdue. Il y avait deux lycées de filles à Alger, Delacroix au centre-ville, Fromentin sur les hauteurs, avec un internat et des terrains de sport. Chaque lycée organisait son propre concours. Dans notre classe de 25, seules deux élèves se présentèrent, l'une à Fromentin, l'autre à Delacroix. Les autres passèrent en fin d'études ou quittèrent l'école.





Souvenirs Algériens de Max de Tonnac de Villeneuve

Joseph Aumerat

Max de Tonnac de Villeneuve Gaillac 1803 - Blida 1884

Dans les Cahiers d'Afrique du Nord N° 14 , nous avons évoqué la figure d'Augustin de Vialar, « pionnier aux gants jaunes », ainsi qualifié par Bugeaud pour désigner les colons issus de nobles familles, venus en Algérie, dès le début de la conquête, pour mettre en valeur les terres qu'ils avaient achetées.

Ami d'Augustin de Vialar, Max de Tonnac, originaire comme lui de Gaillac (Tarn), a partagé avec lui la grande aventure de la colonisation. Après ses études, à Sorèze, il part pour Alger en 1832.

Ils acquièrent tous deux en commun le domaine de Kadra situé au pied de l'Atlas. Max s'y installe et développe la première ferme de la Mitidja, une vraie réussite grâce à ses qualités exceptionnelles. Son habileté, sa souplesse, sa bienveillance, sa parfaite connaissance de la langue arabe, font rapidement tomber l'hostilité et la méfiance. A l'intérieur de son « château fort » avec tourelles et bastions, il tenait facilement tête aux maraudeurs et protégeait son territoire. Il fut le premier maire de Birkadem, localité proche d'Alger, en 1835. Ruiné après le traité de la Tafna, il entre dans la magistrature et devient successivement juge de paix, procureur, président du tribunal de Blida et conseiller à la Cour d'Appel d'Alger.

Veuf en première nocés de Louise de Louise de Bayne, il se remarie avec Marie Zoé Meyer, fille d'un propriétaire de Blida, ancien notaire, originaire des Hautes Alpes. Ils auront cinq enfants.

Max de Tonnac était un personnage un peu excentrique. Nous avons retrouvé son portrait dans un livre édité par Joseph Aumerat en 1898. Celui-ci étant particulièrement vivant puisque son auteur le connaissait, il nous a paru intéressant de reproduire « in extenso » le chapitre le concernant, qui comporte certaines anecdotes très évocatrices des relations qui existaient à cette époque entre les nouveaux colons et les indigènes.

Je passe donc la plume à M. Aumerat.

Odette Goinard

J'ai connu M. de Tonnac de Villeneuve sur la fin de sa vie.

Après avoir échoué comme colon, ainsi que le plus grand nombre de ses compagnons de la première heure, il avait été successivement nommé Juge de paix, juge, Président du Tribunal de Blida, Conseiller à la Cour d'Appel, Chevalier de la Légion d'Honneur. Arrivé à la limite d'âge, il avait été mis à la retraite. Il fut nommé Maire de Blida sous l'Ordre Moral, en 1872 et c'est à ce moment-là, que j'eus l'honneur de faire sa connaissance.

Sa conversation était attrayante. Il savait une foule de légendes arabes et, sous ce rapport, il eût pu renseigner le Colonel Trumelet lui - même qui en a tant rappelé dans son livre : *Les Saints de l'Islam*.

J'écoutais avec plaisir ses légendes, mais avec plus de plaisir encore ses récits sur les premiers essais de colonisation tentés par lui et ses amis,

Je ne puis que résumer ses entretiens.

C'est en 1834 que, dans une excursion dans la Mitidja, faite par les Chasseurs d'Afrique, qu'il avait eu l'autorisation

d'accompagner, il eut le premier l'idée de s'établir au pied de l'Atlas et, peu de temps après, il achetait à Alger, l'Haouch Kadra, entre le Fondouk et l'Arba.

On était libre alors d'acheter partout où il plaisait aux colons d'acheter, fut-ce à la Salah, auquel on ne pensait pas encore, mais sans aucune garantie du Gouvernement ; aussi quand M. de Tonnac voulut en prendre possession, une escorte lui fut refusée. Il partit, accompagné d'un cuisinier arabe.

Arrivé au douar qu'il allait habiter, il entra tout d'abord dans un gourbi situé à, l'entrée du douar qu'il savait être réservé aux étrangers et fit préparer du café qu'il offrit aux Arabes qui vinrent le visiter pour s'informer des motifs de sa présence chez eux.

M. de Tonnac leur expliqua qu'il avait acheté l'Haouch et que, quoique Français, ils n'avaient pas à être inquiets pour leurs intérêts; que les conditions de travail qui leur étaient imposées par les anciens propriétaires, leurs coreligionnaires, continueraient d'être observées et seraient même améliorées à leur profit.

M. de Tonnac portait le costume arabe et parlait la langue arabe comme un Taleb; il fumait une longue pipe turque et distribuait du tabac; il plut tout d'abord; en outre, il était haut de taille, sa figure indiquait un caractère énergique. On l'avait vu, un instant auparavant, conduire ses chevaux avec la hardiesse d'un cavalier consommé.

Il avait avec lui les armes et des munitions et il avait eu soin de glisser dans son discours que, s'il lui arrivait malheur, il serait immédiatement vengé par le Gouverneur Général qui veillait sur lui.

Tous sourirent et parurent satisfaits de leur nouveau Seigneur.

Pour compléter le bon effet qu'il avait produit, il leur dit qu'en venant il avait remarqué le tombeau en ruines d'un Marabout vénéré dans le pays et qu'il allait le faire restaurer. Cette promesse qu'il tint fidèlement d'ailleurs comme toutes celles

qu'il leur avait faites, lui gagna tous les cœurs et je dois dire que M. de Tonnac est resté populaire parmi tous les Arabes de la région; il n'y a pas un Arabe, même à l'heure qu'il est, qui n'ait connu Sidi Tonnac, ou n'en ait entendu parler.

En même temps qu'il faisait restaurer le marabout, M. de Tonnac faisait construire son château seigneurial sur une hauteur qui lui permettait de voir de loin les assaillants contre lesquels il eut plusieurs fois à se défendre.

Dès qu'une bande ennemie apparaissait dans la plaine, M. de Tonnac faisait monter à cheval tous les hommes valides de la tribu, et après avoir renfermé dans la cour du château, les vieillards, les femmes et les enfants, il allait au-devant de ses ennemis qu'il mettait bientôt en fuite.

Son courage, son habileté, sa manière de vivre comme les Indigènes, son respect pour leurs croyances et sa justice à leur égard, avaient inspiré une confiance et les Indigènes de Kadra lui obéissaient avec autant de dévouement et peut-être plus encore qu'ils avaient obéi jadis aux Chefs de la tribu appartenant à leur race.

Un jour, on vint prévenir M. de Tonnac que plusieurs tribus des environs se proposaient d'attaquer Kadra. M. de Tonnac monta aussitôt à cheval et, suivi des hommes valides, il alla au-devant des ennemis qu'il rencontra à une dizaine de lieues dans les montagnes ; sa petite troupe les mit en fuite, ramena au Kadra plusieurs prisonniers et deux belles juments, dont l'une devint malgré lui sa propriété, les gens de Kadra ayant accepté que pour une d'elles, le tirage au sort proposé par le roumi.

Ce fut sur cette jument que M. de Tonnac fit le voyage d'Alger pour demander des munitions de guerre ; le Général Négrier qui était Gouverneur par intérim, lui fit remettre 500 cartouches.

Le traité de la Tafna qui fut signé vers cette époque, en délimitant le territoire placé sous l'autorité de la France, avait

placé les colons de la plaine sous la protection au moins légale de l'armée ; mais cette protection ne s'étendait pas au-delà et rendait plus difficile encore la situation des colons de l'Est de la plaine, dont les domaines étaient limitrophes du pays Arabe, c'était le cas de Kadra.

On vint dire un jour que quatre bœufs avaient été volés par les Arabes des Beni Djad, tribu voisine faisant partie du territoire Arabe commandé par Ben Salem, un des Lieutenants d'Ab-el-Kader. M. de Tonnac n'hésita pas, et franchissant la frontière avec une vingtaine de cavaliers, il pénétra bientôt dans le douar soupçonné et demanda la restitution des bœufs volés. Les habitants du douar protestèrent de leur innocence ; et, en effet, après une minutieuse perquisition dans tous les gourbis, les quatre bœufs volés ne furent pas retrouvés. M. de Tonnac, qui savait bien que, selon l'habitude, les bœufs volés avaient été envoyés pour être vendus sur un marché éloigné, s'empara de quelques bestiaux comme garantie et les fit conduire chez lui par deux Indigènes des Beni Djad qui lui servirent d'otages.

Revenu au Kadra, il écrivit à Ben Salem pour lui faire part de ce qui s'était passé, avec invitation de lui faire restituer ses bœufs dans un délai qu'il fixa à 8 jours.

Un des otages fut chargé de porter le message.

On n'était pas sans inquiétude à Kadra sur la réponse qu'allait faire Ben Salem à M. de Tonnac.

La population de Kadra s'attendait même à être attaquée par Ben Salem et faisait bonne garde. Elle fut agréablement surprise, le huitième jour, de voir arriver les quatre bœufs volés conduits par des Indigènes ayant à leur tête un Chef Arabe, porteur d'une lettre de Ben Salem.

Cette lettre était très affectueuse; Ben Salem désirait avoir de bonnes relations avec le Chef Français de la frontière. En terminant, il engageait M. de Tonnac à s'entendre pour la signature d'un traité, d'une convention avec le Caïd des Beni

Djad Yaya, qui était le Chef Arabe le plus voisin de Kadra et en même temps un homme juste dans lequel il pouvait avoir la plus grande confiance.

Cette entrevue eut lieu avec une grande solennité M. de Tonnac s'y rendit, accompagné du Caïd de Krachena et d'une cinquantaine de cavaliers.

Le Caïd le reçut, entouré de ses Mekhazenis assisté des Tolbas de la tribu, qui rédigèrent, de concert avec M. de Tonnac, un véritable traité de paix.

Après l'expédition des Portes-de-Fer, le duc d'Orléans voulut voir les colons de la Mitidja : tous ceux dont j'ai donné les noms lui furent présentés ; M. de Tonnac portait le costume Arabe. C'est vous, Monsieur le Baron - lui dit le Prince en souriant - qui concluez des traités de paix avec les pays voisins de la France ; savez-vous que vous exercez ainsi des droits régaliens ? Vous faites concurrence à mon père.

Je le sais Monseigneur - répondit M. de Tonnac - mais le Roi, votre père, en nous laissant livrés à nous-mêmes, sans protection, nous a tacitement autorisés à agir comme nous l'entendons, à nos risques et périls. Il a compté sur notre patriotisme et il a eu raison.

M. de Tonnac avait des opinions légitimistes ; c'est à ce titre que sous l'Ordre Moral, il fut maire de Blida ; mais le Gouvernement s'était trompé à son égard, M. de Tonnac était légitimiste par tradition de famille, mais très libéral au fond.

Nommé pour lutter contre les sentiments républicains du Conseil Municipal de Blida, il déclara, dès le premier jour, que ce n'était point ainsi qu'il comprenait sa mission et qu'il administrerait toujours d'accord avec la population. Il tint parole et c'est sous son administration que le Collège Communal de Blida a été créé. Il fit tant et si bien que le Préfet d'alors demanda sa révocation, qu'on n'osa pas lui accorder.

Souvenirs Algériens

Par Joseph François Aumerat Conseiller Général d'Alger
Officier de l'instruction publique Blida.
Imprimerie administrative A. MAUGUIN 1898.



Le bois sacré à Blida avec le tombeau du marabout (1931)



Le baron Tinco Lycklama, un orientaliste entre Alger et Cannes

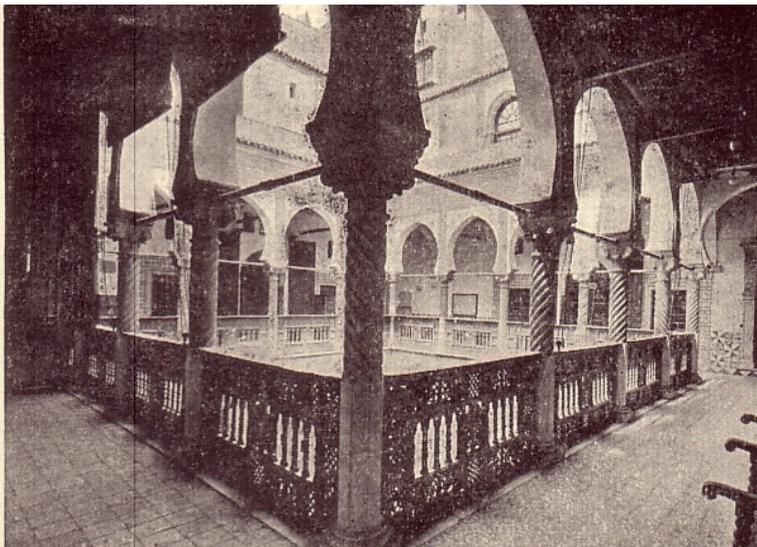
Annie Krieger Krynicki

Les années d'apprentissage à Alger du baron Tinco Lycklama, grand voyageur et mécène du musée de La Castre à Cannes.



Le baron Lycklama en tenue orientale

Deux événements conjoints , le 8 juillet 2017 à Cannes : l'inauguration de la collection orientaliste itinérante du fameux baron et les 140 ans du musée de La Castre, en présence de David Lisnard, maire de la ville, de Marie-Luce Véran, conservatrice du musée et du vice-consul des Pays- Bas. Tinco Martinus Lycklama était, en effet, né en 1837, aux Pays-Bas, à Opsterland, petite ville de la Frise, d'une famille noble, enrichie dans l'extraction et l'exploitation de la tourbe. De 1866 à 1868, le baron voyagea : par le canal de Suez, récemment ouvert, il atteignit l'Egypte, puis alla en Syrie, en Mésopotamie et ce qui s'appelait alors la Terre-Sainte avant de faire un long périple en Perse et au Caucase. D'où l'intitulé de l'exposition : « Le fabuleux voyage du chevalier Lycklama en Orient ». Sur les murs, tableaux, gravures, daguerréotypes, lithographies et photographies ; dans les vitrines, statuettes antiques, objets précieux ou familiers, du chibouck au poignard damasquiné et aux sabres. Des livres rares dont un Coran enluminé de 1855 et des livres de travail sur les civilisations visitées, dont ceux de Xavier Marmier : *Les Pays lointains* ou *Lettres d'Algérie*. Car Lycklama n'était pas un voyageur dilettante, trompant son spleen dans ses expéditions. Elles étaient organisées autour de la recherche et de l'investigations de sites archéologiques. Il avait étudié sérieusement l'arabe à l'Ecole des Langues Orientales de Paris (aujourd'hui l'Inalco) et séjourné à deux reprises à Alger pour se perfectionner dans la pratique de la langue. Il avait dû fréquenter à Alger la riche Bibliothèque nationale toute nouvelle et rencontrer des lettrés.



La bibliothèque d'Alger en 1930



Maitre d'école à Alger

Il y eut en Algérie, une époque rêvée de l'orientalisme, évoquée par Louis Bertrand dans son livre *Alger* (1938). Là se croisaient Chassériau, Théophile Gautier, Eugène Fromentin, Delacroix, Claude Labbé, auteur des *Fumeurs de kief*. Un tableau illustre le goût très sûr du baron : celui de Jules Laurens (1825- 1901), élève de Paul Delaroche, qui, accompagné d'un géographe, visita lui aussi Constantinople, la Bulgarie, la Perse dans un grand tour, envoyant ses croquis à *l'Illustration* et au *Tour du Monde*. Sa santé ébranlée par ses longs voyages, le baron s'installa à Cannes, au milieu de ses souvenirs, recevant toute la société qui y hivernait, Anglais, Russes et Parisiens. Il donnait de somptueuses fêtes costumées, ce dont témoignent des tableaux. Il y figurait dans un superbe vêtement oriental comme le fera plus tard Pierre Loti à Rochefort. Reconnaisant à l'égard de la ville qui l'avait si bien accueilli, il lui légua, en 1884 par testament olographe, sa collection qui a formé le fond du musée de La Castre, au Suquet d'où l'on domine la baie jusqu'aux îles de Lérins.

*Fort heureux d'avoir satisfait ma curiosité je pourrais dire « j'ai vu » ,
suprême attrait et souvent seule récompense du voyageur.*

Tinco Lyklama



Inauguration de l'exposition par le Maire de Cannes, Monsieur David Lisnard



Les années cinquante : Un jeune Français à Bizerte

Didier Destremau

Nous sommes partis de Dakar, en 1949 afin d'arriver à temps à Bizerte pour la rentrée des classes. Ma famille comprenait mon père qui pour une fois voyageait en même temps que nous, ma mère et six enfants. Je suis l'ainé de la bande. Officier de marine, mon père était affecté à Ferryville (sidi Abdallah). Nous décollâmes d'une base navale de Dakar de Ouakam dans un énorme hydravion à six moteurs, le Short Sunderland de la Marine. Le décollage était spectaculaire car ce poids lourd se traînait sur l'eau pendant des kilomètres avant d'accepter de lever le nez et quitter la mer. Surchargé, il ratait son décollage, moteurs hurlant à en devenir sourd, tout tremblant tellement dans la carlingue que ma petite sœur, couchée dans un hamac tendu au-dessus de nous, est tombée tant tout bougeait. Ses hurlements étaient largement couverts par l'inférel mugissement des moteurs. Les gerbes d'eau projetées par les flotteurs aspergeaient les hublots. C'était terrifiant, et je crois que, à bord, nous étions, nous les enfants, les seuls à apprécier. Les adultes faisaient dans leurs frocs plus conscients que nous des risques que ces dinosaures de l'aviation nous faisaient subir.

Après un essai de décollage raté on recommençait, et puis un autre. Finalement on réussit à quitter l'eau, mais on s'élevait si poussivement que les adultes pensaient que plutôt tôt que tard, on allait retomber. En fait on longea à basse altitude les

côtes mauritaniennes jusqu'à Port Lyautey (aujourd'hui Nouadibou) où, épuisés on resta trois jours alors que soufflait une tempête de sable épouvantable qui nous empêcha de redécoller. Les parents eurent du mal à nous maintenir à l'intérieur des baraquements en tôle car ils avaient peur de ne pas nous retrouver dehors tant la visibilité était faible. Nous errions dans un brouillard piquant comme mille épingles, protégeant nos yeux, et, effectivement, nous nous serions facilement égarés.

De plus l'avion était en panne, et les mécaniciens s'acharnaient à le remettre en état pour la poursuite du voyage. Ce ne devait pas être facile à trafiquer les moteurs dans ce vent de sable. Cet hydravion était extraordinaire, immense et trapu en même temps. Il semblait si lourd qu'on était en droit de s'interroger sur ses capacités à voler, tout simplement.

Enfin, après trois jours assez surréalistes, nous nous arrachâmes (après une ou deux tentatives ratées encore une fois...) et après avoir continué à longer les longues et monotones côtes mauritanienne et marocaine, nous atterrîmes à Port-Lyautey (aujourd'hui Kénitra). Mes seuls souvenirs : un chasseur crashé en bout de piste dans lequel nous avons passé des heures à faire vrom vrom, simulant décollage et attaque en piqué. Il nous en fallait peu.... Puis Casablanca, puis embarquement par le train pour Bizerte : toute l'Afrique du Nord, de long en large. Plusieurs jours dans un train lent, lent, lent... Je ne me rappelle que l'escale d'Alger car nous restâmes plusieurs jours à nous promener à partir de l'amirauté où, semble-t-il nous logions. Je me sentais chez moi, encore que subsistait l'excitation de connaître quelque chose de nouveau à Bizerte.

Effectivement, ce fut nouveau. Après ce long périple fatiguant et somme toute assez pénible, Carthage et nos cousins Benet (mon oncle était directeur de la Frigorifique) nous accueillirent

dans ce qui nous parut proche du paradis. Je ne me souviens plus comment nous allâmes à Bizerte. Carthage n'était pas tout près de Bizerte, car à cette époque, on ne faisait pas soixante kilomètres pour un rien.

A Bizerte, nous eûmes trois maisons. La première se trouvait au sommet d'une petite montagne dans une enceinte militaire Marine, le Koudia. Il fallait sortir légèrement de la ville, puis, à un col, emprunter un raidillon. On passait la porte gardée puis devant la maison d'un autre officier de marine, puis encore une longue montée et arrivions à la maison qui dominait le port, la rade, et tout l'horizon marin. Autour, beaucoup de figuiers de barbarie et d'eucalyptus. Nous habitions le rez-de-chaussée alors qu'au-dessus, il y avait un sémaphore qui correspondait en scott (morse lumineux) avec les bateaux entrant ou sortant du port. Très vite, bien sûr, nous passâmes notre temps au sémaphore et j'appris très bien comment utiliser le projecteur, et le morse, au point que, surtout vers la fin, je remplaçais les matelots. Ils étaient deux, très différents qui ne s'aimaient pas beaucoup, mais nous étions copains avec les deux sans discrimination. Un des deux, un Marseillais s'est suicidé par amour plus tard. Bien sûr, à la maison on préférait ne pas trop parler de cela, mais je crois me souvenir qu'il était tombé amoureux d'une prostituée du port qui l'avait jeté. Il s'est tué d'un coup de pistolet dans les locaux du sémaphore au-dessus de la maison...

Anecdote : une fois que nous communiquions à la place du matelot de service, le bateau demanda, en code, qui manipule. Je répondis « moi », ce qui créa des ennuis au matelot, qui, bien sûr n'avait pas le droit de laisser sa place. Au scott, le toucher de la manette est très important, et chacun des « scotteurs » possède un style fort reconnaissable paraît-il pour les spécialistes. De plus, ils envoient leurs messages à fond de ballon, et je demandais souvent de ralentir les messages du

navire pour que je comprenne. C'était formidable, et de plus on se sentait jouer dans la cour des grands.

Aller en classe était un parcours du combattant car il fallait traverser une partie de la médina, et à presque chaque fois, on se faisait accrocher par des jeunes Arabes de notre âge. On se regroupait donc, entre nous. Mais ce n'était pas toujours suffisant, et on se battait souvent, revenant avec bleus et bosses. Quand Koffi notre boy dahoméen emmené avec nous de Dakar était là, il nous accompagnait parfois. Il faisait très peur aux jeunes Arabes, car il était grand et tout noir, mais il se comportait aussi en satrape. Je me souviens de ses habitudes de payer : Il jetait quelques pièces directement dans le tiroir-caisse des marchands qui, dès qu'elles se mêlaient à celles déjà là, ne pouvaient vérifier si c'était la somme exacte qu'il avait payée. Bien sûr ce ne devait pas l'être... .

C'est là aussi que j'ai appris à lancer des pierres avec une précision diabolique. Je m'exerçais à tirer sur les isolateurs des poteaux électriques, et j'arrivais assez souvent à en faire exploser après seulement deux essais....

Les bagarres n'arrivaient pas seulement sur le chemin. Au lycée Stephen Pichon où j'arrivais en cinquième, j'étais le seul nouveau de la classe, et on ne m'acceptait pas ainsi. Je ne sais combien de jour après mon arrivée, mes copains m'entraînèrent vers un terrain vague près du lycée, et je dus me battre comme un chien pendant un temps interminable avec l'un d'eux, Gérald Roubion qui, plus tard devint mon ami. Ce jour-là je rentrai à la maison bien amoché. Mais lui aussi....

Les jeux à la récréation étaient très violents. Probablement parce que je portais la boule presque à zéro, on m'appelait le bagnard, et on avait inventé un jeu consistant à ce que les garçons de la classe me courent tous après en hurlant « au bagnard » et dès attrapé, on se battait. Ce faisant, on bousculait tout le monde, et les filles en particulier. Dès qu'elles entendaient « au bagnard », elles minaudaient hurlaient de

frayeur et couraient à l'abri. J'avais un prof tout sirupeux et très doux, en tout cas, qui, une fois me pinça en train de mimer son étranglement. Je passais un mauvais quart d'heure. Il faudrait demander à ma mère pourquoi j'allais souvent en colle car je me souviens y avoir passé des heures le jeudi et le samedi. Souvent quatre heures de suite. Mais j'ai oublié les motifs. J'avais un copain un peu stupide qui avait « tatoué » sur le visage un gros cercle rouge : Il était tombé petit sur la section d'un tuyau.

Une fille m'impressionnait beaucoup, et je croyais être amoureux d'elle, mais elle se fichait de moi. Elle se nommait Nicole Langella. Son père était italien et petit commerçant en ville européenne. J'ai appris un peu d'italien avec elle, et cette langue, est-ce la seule raison, m'a toujours beaucoup plu.

A cette époque, les parents achetèrent leur première voiture. C'était une 4 Cv Renault toute petite, et il était assez difficile de tous y tenir. Imaginez les querelles pour être près des fenêtres quand on est six derrière, tassés comme des harengs. Ma dernière sœur, plus protégée, se trouvait toujours sur les genoux de ma mère. On faisait quelques promenades, mais surtout, elle servait pour aller au CSO (club sportif des officiers), sur une autre colline à quelques kilomètres. Là maman jouait surtout au tennis et les deux au bridge. Nous, on avait le choix, et la quasi-totalité des fois, les parents nous laissaient sur la plage en partant et revenaient nous prendre quand ils rentraient. Cela veut dire que les week-ends, nous y restions six ou sept heures d'affilée, et je me souviens que, le soir, regroupés sur le bas-côté, on s'amusait à deviner aux phares si c'était ou non la 4 CV familiale. Sur cette plage, il y avait des copains, une épave rouillée, quelques bateaux à voile qu'on empruntait parfois. Même quand il pleuvait, on ne s'ennuyait jamais, inventant toujours quelque chose à faire. On y allait aussi en semaine, mais plus rarement me semble-t-il. A la réflexion, et après que moi aussi je devins père, je trouve

que mes parents étaient particulièrement audacieux de nous laisser presque toute la journée seuls sur la plage. Il est vrai qu'on ne vivait pas, à cette époque dans une atmosphère d'insécurité comme maintenant, et surtout que les parents savaient qu'on se débrouillait bien seuls.

Mon père partait, lui à Ferryville, la cité marine où se trouvait le PC de la marine en Tunisie et surtout l'arsenal, et revenait le soir, emmené par son fidèle chauffeur, racontant plein d'histoires sur la Marine, ses chefs et ses subordonnés. Une chose m'a toujours frappé : Où qu'il fût, Papa était unanimement adoré de ses collaborateurs qui se mettaient en quatre pour lui rendre service.

Je conserve des masses de souvenirs de cette existence, les bains collectifs dans la salle de bain, donnant lieu à des séances homériques, mon acné que maman soignait en me tartinant le dos d'une horrible pâte blanchâtre, le ping-pong avec la fille de la villa du dessous, mais surtout ces longues heures au sémaphore où maman, exaspérée venait nous chercher ou envoyait quelqu'un, Koffi ou un frère, pour qu'on fasse enfin nos devoirs et apprenne nos leçons et vienne dîner. Cela reste un des plus merveilleux souvenir de ma vie.

Et puis nous changeâmes de maison pour une raison que j'ignore. Notre seconde demeure était une villa civile presque à la sortie de la ville sur la route de Ferryville cette fois-ci. L'itinéraire pour aller en classe était plus paisible, mais sans relief. C'est alors que je choisis l'arabe en quatrième. Il n'y avait qu'un seul autre élève à avoir fait le même choix, Muchielli, un Corse qui était orgueilleux et susceptible comme un paon. C'était ma façon de m'originaliser, et je m'en suis fort bien porté. Notre prof était un adorable Tunisien, vieux, racé, cultivé et tolérant qui, je pense, n'avait pas l'ambition de nous apprendre sa langue, mais qui ne sait pas l'immense reconnaissance que je lui conserve. Il avait un fez rouge vissé sur son crâne. Là encore mon père montra son immense

tolérance car il aurait pu facilement décréter que l'allemand ou le japonais étaient des langues plus utiles pour mon avenir de marin... Non, il m'a laissé faire sans débat... au moins avec moi.

C'est dans cette nouvelle maison que naquit ma dernière sœur Sybille, et qu'on m'expliqua officiellement comment sont faits les bébés. C'est là aussi que je devins un adolescent. C'est là que l'écriture me toucha, une de mes rédactions décrivant l'aube ayant reçu les félicitations publiques du prof, ce qui était, je dois le dire relativement rare. A ce propos, étant toujours décidé à faire Navale, je devais prendre des cours de maths, et on avait dégotté un vieux prof russe blanc, doté d'accent à couper au couteau, qui vivait dans un épouvantable capharnaüm.

Papa, entre temps, avait vendu la 4 CV et acheté une anglaise à peine plus vaste, une Hillman Mix. Je n'ai jamais su pourquoi il avait fait ce choix, non pas que l'Hillman était moche, anglaise, mais parce qu'elle était la seule en ville et ne devait pas être facilement réparable...

On allait souvent à Tunis avant d'aller à Carthage, chez les Benet. Un souvenir: dans la médina de Tunis, je veux demander mon chemin à un flic arabe. Pour consulter plus facilement son petit guide, il me tend son mégot qui me brûle les doigts. J'ai longtemps regretté de n'avoir pas été assez gonflé pour le foutre par terre et partir sans le renseignement. Mais nos cousins n'étaient pas les seuls à nous attirer dans cette belle et riche petite ville. Il y avait aussi les pèlerinages dans la basilique des Saintes Félicité et Perpétue. En effet, j'étais devenu scout et les rassemblements annuels se faisaient là entre tous les scouts de Tunisie. Avec les scouts, on faisait aussi des marches épuisantes, sans boire, dans les collines, sur l'Ishkeul, montagne volcanique, et dans les marais autour de Nabeul que je me souviens avoir traversé de nuit, seul avec de l'eau arrivant parfois à la taille. C'était, je le dis maintenant une

vraie folie. On avait un chef un peu cinglé. Il était de Bourges... et comme c'était l'époque où les fellaghas commençaient à attaquer les Européens, on prenait quelques risques à parcourir la campagne. Une fois en un camp probablement du côté d'Utique, nous vîmes arriver une dizaine d'hommes la face patibulaire et armés jusqu'aux dents. C'était ce que nous appelons maintenant des fellaghas... Ils nous regardèrent attentivement, discutèrent entre eux et décampèrent. Chance ? Plus tard, je me suis dit que nous aurions fait de parfaits otages...Le chef scout de la province de Bizerte était un droguiste dont le fils était en classe avec moi. Celui-ci était malicieux et vif, et une fois, m'emmena dans la boutique de son père qui était chauve et gros. Là, sur le trottoir devant la boutique. il y avait de grosses bonbonnes, il en déboucha une et fit semblant d'en respirer la saveur. Il eut l'air ravi et me dit d'en prendre moi aussi une bonne goulée. Ce que je fis et me fichus une énorme rasade d'ammoniaque dans les narines qui me fit perdre l'esprit pendant plusieurs minutes tant c'était violent. Bien sûr, lui était parti en courant car j'étais plus fort que lui...

Un autre souvenir avec les scouts : On organisait des kermesses, et on était chargés de trouver des lots. On parcourait donc la ville européenne habillés en scouts (culotte courte et chapeau de feutre), et chaque commerçant nous donnait des bricoles. Une fois, me trouvant mal coiffé, je crachais dans mes mains pour lustrer mes cheveux. Pour cela, je passais en conseil de discipline parce que mon « collègue » m'avait cafté.

Avec les scouts, j'ai accompli un périple inoubliable qui me revient souvent en mémoire. Le chef de la province tunisienne des scouts de France était un ancien colonel qui s'appelait Pochard. Il avait conservé ses relations militaires, et c'est dans un camion de l'armée que nous partîmes en hiver par un froid de gueux vers le sud, et pendant quinze jours on a découvert le

désert, la vie des postes méharistes de Fort Flatters, Borj Le Bœuf, à la frontière avec la Libye, non pas le long de la route côtière vers Tripoli, mais tout à fait à l'intérieur. Les Ghorfas de Médenine, Gafsa, Zarzis, des oasis dont j'ai oublié les noms. C'était magnifique, et de là date aussi mon attrait pour les déserts.

De cette deuxième maison, il était moins facile d'aller à la mer, mais la troisième en était seulement à quelques mètres. Nous héritâmes donc d'un appartement dans l'OTLM, immeuble militaire sur la corniche même de Bizerte, à deux pas du club nautique civil qui jouxtait le canal qui permettait aux bateaux de passer de la mer dans le lac de Bizerte et les ports civils et militaires. Inutile de préciser que nous nagions et naviguions dans cet étroit chenal strictement interdit car les flancs des gros navires laissaient parfois peu de place entre les bords. Avec des chambres à air, nous avons constitué de magnifiques radeaux en amarrant des planches en guise de plancher que nous menions assez loin à l'aide de pagaies. On s'amusait rudement. Koffi étant reparti au Dahomey depuis longtemps, nous avons comme cuisinier un ancien pêcheur aux manières douces et aux yeux tristes, mais fort peu doué pour sa tâche. On l'aimait bien, et comme les parents partaient souvent en ribote, on restait seuls avec lui et il était fort gentil. Dans l'OTLM, pas très loin de nous vivaient un colonel d'aviation dont une fille s'appelait Didière et un des fils atteint d'une maladie incurable dont il est mort plus tard.

Nous sommes retournés en Tunisie depuis Malte au printemps 2000, et j'ai retrouvé ces souvenirs merveilleux, mais j'ai aussi ajouté d'autres perceptions que je n'avais pas engrangées dans ces années cinquante. Par exemple, je n'avais conservé qu'un petit souvenir de l'admirable citadelle turque de Bizerte, toute proche de l'OTLM pourtant, mais que des travaux récents ont rendu plus visible. De plus dans le livre que j'ai écrit sur un Maltais, (*Le sein de Grazza*) je le fais vivre à Bizerte, bien sûr,

et j'utilise tous les souvenirs et nos nouvelles impressions plus récentes.

Mais il faut que j'ajoute comment nous partions en vacances vers notre maison des Pyrénées au départ de Bizerte. Il y avait un petit paquebot militaire qui s'appelait l'Alphée. Il roulait et tanguait épouvantablement, ce qui nous rendait tous malades comme des chiens. Je crois même avoir vu mon père malade à une traversée alors qu'il était formidablement amariné. Généralement, on faisait des escales délicieuses à Ajaccio pendant un jour ou deux et on s'y promenait avant de redégueuler à nouveau. A Marseille, on retrouvait une voiture qui était soit l'Hilman, soit la Citroën de papa, mais j'ai oublié comment elles arrivaient là. Puis la famille se divisait. Les petits partaient avec maman par le train...vaste rigolade pour la mère..., et mon père, le chauffeur, qui venait avec sa famille chez nous en congé, et moi, cheminions tranquillement sur les routes de France, nous arrêtant dans les bonnes auberges de campagne. Une fois cependant, drame. En freinant trop brusquement, la montagne de bagages arrimée au fixe-au-toit se retrouva sur le capot de la belle voiture en compagnie de cette galerie ...dégâts.

Avec le recul dont nous disposons maintenant, je dois avouer que ce séjour tunisien fut une des plus merveilleuses parties de ma vie et que j'y repense avec une nostalgie émue.

Revenons à Bizerte car ce n'est pas fini. La belle vie, la mer, le bridge que maman avait absolument voulu m'enseigner et qui a fini par me passionner (merci la mère..), le scoutisme musclé que nous menions, le tennis que je commençais à pratiquer un peu, le sein d'une camarade de classe montré dans une cabine du club nautique en échange de je ne sais plus quelle compensation, tout ceci était la vie, mais ce n'était pas celle qui pouvait mener loin. Un jour nous eûmes Papa et moi une sérieuse discussion qui se conclut par la nécessité d'arrêter les frais si je voulais poursuivre mon idée de faire

Navale. Je compris très clairement que continuer à mener la belle vie, c'était me suicider professionnellement et condamner ma volonté à entrer dans la Marine. Quel fût mon réel degré de conscience, je ne peux l'évaluer avec ce recul dans le temps. Mais, j'avais je crois toute latitude pour rester un an de plus à Bizerte, et ne le choisis pas...

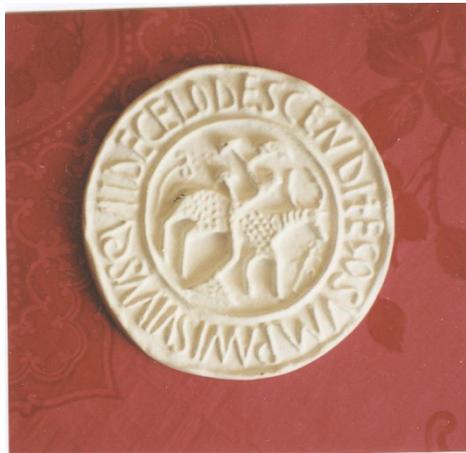
Une fois de plus, oncle Pierre fut mis à contribution pour me trouver une pension en France où les études seraient plus poussées qu'en Tunisie. Ce fût d'autant plus facilement à Bury qu'il y avait déjà placé un de ses fils qui lui causait pas mal de souci, mon cousin Philippe...

Cet exil volontaire, ce renoncement à tout ce qui était la base de mon existence fut un déchirement, mais tout en moi affirmait qu'il fallait le faire. On peut facilement imaginer l'adolescent habitué au grand air, à une liberté certaine, à un labeur relatif, débarquer à Bury où régnait l'austère père Lorge. L'adaptation fut très dure, et je crois, jamais complète et réussie. J'avais comme dérivatifs, les week-ends quand je n'étais pas collé (on ne pouvait sortir que deux fois par mois je crois me souvenir), tante Néne et la rue Vaneau (beaucoup d'affection, de petits soins, mais pas grand-chose à y faire), les cousins de la rue de Bellechasse, avec un passage perpétuel d'autres cousins inconnus, de copains, en bref un tourbillon incessant dans lequel vous n'étiez rien si vous ne vous imposiez pas, et les scouts.



L'hostie de Carthage

Jean Tommy-Martin



L'Hostie de Carthage

Ce pain eucharistique, d'un diamètre de 15 cm environ et d'une épaisseur ne dépassant guère 1 cm, est la reproduction d'une Hostie de messe du temps de Saint Augustin (V^e Siècle).

C'est en 1923 que fut offert au Musée du Bardo à Tunis, par le Caïd ABDUL-WAHAB (de la région de Mandia et Monastir), le moule en terre cuite qui sert aux anciens chrétiens pour la fabrication des Hosties de Messe en pâte de farine de blé.

Le pain eucharistique représente un cerf de Barbarie entre trois arbres. Le cerf est une allusion au début du psaume XLI :

« QUEMADMODUM DESIRAT CERVUS AD FONTES AQUARUM, ITA SUSPIRAT ANIMA AD TE, DEUS » (De même que le cerf aspire à la fontaine des eaux, de même mon âme aspire à toi, mon Dieu !)

Le cerf altéré est le symbole de l'âme pieuse. Dans le cas présent, il paraît représenter le Christ lui-même, car c'est de la bouche du cerf que sortent les propres paroles de notre Seigneur Jésus Christ dans l'Evangile de Saint Jean (VI, 41), gravées au pourtour de l'hostie : « EGO SUM PANIS VIVUS QUI DE CELO DESCENDI » ; (Je suis le pain vivant descendu du Ciel).

C'est l'affirmation formelle de la présence réelle, émouvante à retrouver après quinze siècles et confirmant la doctrine Catholique.

Jean TOMMY-MARTIN (1882-1965)

Maire de RADES (1929-1945)

Président de la Société des Beaux-Arts de TUNIS.



Maxula Rades

Daniel Penet

Les monographies des principaux centres de la Tunisie

Maxula-Rades par M. Tommy Martin, Vice-président de la Municipalité

Extrait du *Bulletin* de 1937 de la Section de Tunisie de la Société de Géographie Commerciale et d'Etudes Coloniales de Paris

Tunis - Imprimerie Hadida, Rue des Tanneurs (Imp. N. 1)

Maxula-Radès

Origines

A l'époque romaine le nom de la localité était Maxula-Prates. Le premier mot Maxula est d'origine punique et signifie douane, octroi. Le deuxième mot Prates est la contraction de per rates, l'octroi où l'on va par les radeaux.

Cette étymologie savante a été découverte par le Révérend Père Delattre à la suite de la lecture d'une inscription romaine trouvée à l'emplacement de l'ancien chenal et fixant les prix du bac. Ce passage, aujourd'hui encombré de sable, est près de la gare de La Goulette, à 800 mètres au Sud du chenal actuel.

L'antique Maxula fut érigée en colonie romaine par Auguste en 23 avant N.-S.-J.-C. Elle eut des martyrs chrétiens dont Saint-Augustin a prononcé le panégyrique. Le nom de ses évêques du IV^e et V^e siècles est venu jusqu'à nous : Numidius 1^{er}, Numidius II et Carcadius.

On a retrouvé dans les jardins de la Maxula française quelques belles mosaïques actuellement au Musée du Bardo et

de nombreuses traces de la civilisation romaine, en particulier plusieurs citernes, des inscriptions, une borne milliaire, etc...

Centres habités

Au Nord, les Salines de la Princesse fournissent le sel comestible aux Monopoles Tunisiens.

A l'Est, sur la plage de Rades, ancien *litus maxulitensis* (lieu d'estivage de Genseric et de sa cour qui y plantait ses tentes), on voit plusieurs centaines de petites maisons en bois qui sont occupées chaque été par de modestes familles indigènes de la capitale. Il y a aussi une centaine de cabines de bains servant aux Européens et un Casino.

A l'Ouest, le centre de Mongil-Radès qui compte près d'un millier de Français ne fait pas encore administrativement partie de la commune de Maxula-Radès.

Aspect général

Au Nord, la surface de la commune est une plaine sablonneuse entre le lac de Tunis et le golfe de Tunis. Il y a là de belles et riches cultures d'arbres fruitiers et de légumes.

La partie française de la ville n'est qu'un grand jardin très vert en été, peuplé de villas blanches.

La partie musulmane s'étage plus au Sud sur une colline surmontée du minaret de la Mosquée. Très belles vues sur Carthage et le Bou-Kornine.

Encore plus au Sud, une petite colline dominant la ville et le golfe, est couronnée par une batterie de côte qui commande l'entrée du port de La Goulette. Au Sud-Est de Radès, l'Oued Miliane qui prend son origine au barrage de l'Oued Kéfir ne tarit jamais.

Population en 1936

Européens 2.095 dont 1.335 Français

Musulmans : 2.405

Total : 4.500

Excursions et points attractifs

Village arabe de Radès, beaux points de vues. Bains de mer sur la plage.

Vestiges du passé

Les principaux souvenirs de la Maxula antique sont rappelés par des plaques de marbre apposées à l'entrée de l'Eglise paroissiale - martyrs et évêques - et à l'entrée de l'Hôtel de Ville. Un proconsul, un décurion, un soldat romain- sont évoqués face aux Morts de la grande guerre.

Modalités de l'habitat

La population européenne habite dans la plaine de jolies villas entourées de jardins.

La population indigène habite principalement des maisons en pierre blanchies à la chaux et serrées les unes contre les autres sur la colline.

La nourriture se compose de viande de mouton, des produits de la basse-cour, des légumes et des fruits, abondants dans la région. Les boulangers s'enrichissent plus vite que les pharmaciens. L'habillement traditionnel de la population musulmane est encore en usage.

Travail

La population française se compose principalement d'employés des administrations ou de la Compagnie de Chemins de fer. Il y a aussi de nombreux retraités militaires et coloniaux. Il n'y a pas de grandes fortunes, mais la plupart des familles sont dans l'aisance. La population indigène se compose d'artisans, d'ouvriers travaillant à la fonderie de plomb de Mégrine, d'agriculteurs, et de quelques fonctionnaires de la capitale. .

Au plus fort de la crise, le contrôle civil et la municipalité ont dû venir en aide à 55 chômeurs. Mais ce fut une période de quelques mois tout à fait exceptionnelle. En temps normal, les indigènes de Radès subviennent régulièrement aux besoins de leur famille.

Hydraulique

L'eau potable est distribuée par une canalisation de la Compagnie des Eaux de Tunis. Il y a une demi-douzaine de fontaines publiques. Plusieurs puits donnent une eau médiocre bien que très appréciée par les vieux habitants (Bir Terrass). Il n'y a pas d'autre irrigation que celle des jardins par des eaux plus ou moins usées. La seule force motrice provient du courant électrique de la compagnie des Tramways de Tunis.

Loisirs

La population française est très affectionnée aux sports depuis le jeu de boules des retraités jusqu'au football des plus ardents en passant par la natation, le tennis, le base-ball, la gymnastique, etc.

Il y a deux sociétés d'éducation physique florissantes, une butte de tir à 200 mètres et un stand de tir réduit, un terrain de courses et gymnastique, une salle de sports athlétiques, etc...

Une belle salle des fêtes réunit fréquemment la population pour des bals, des concerts, des séances cinématographiques et même pour des représentations brillantes de pièces de théâtre jouées par des amateurs..

Malheureusement la bibliothèque populaire installée à la Municipalité a peu de lecteurs. Quelques conférences attirent peu d'auditeurs.

Les cafés de la ville européenne et de la ville arabe groupent d'assez nombreux consommateurs. Les personnes avides de distraction vont les chercher à Tunis, qui n'est qu'à dix kilomètres de distance.

Avenir

Maxula-Radès est une jolie petite ville de banlieue, spécialement appréciée pour sa brise de mer en été. Elle est en plein développement comme le prouve le grand nombre annuel de constructions nouvelles européennes et indigènes.

Les écoles et l'église paroissiale restent trop exiguës malgré leurs agrandissements.

Les principaux progrès à réaliser seraient l'assèchement d'une partie du lac de Tunis pour y créer des terrains de sport et l'amélioration des communications avec Tunis et avec la plage.

Les Travaux Publics étudient un pont-route sur la voie ferrée qui serait fort utile, mais auquel la population radésienne est opposée, parce que l'administration prétend du même coup supprimer tous les passages à niveau auxquels les usagers sont habitués.

La villa de Sion (louée par Jean-Tommy-Martin de 1928 à 1951), à Radès. Très grande villa, entourée de jardins où fleurissaient ibiscus, lauriers roses et blancs, palmiers, ficus, 2 bassins avec poissons rouges, de grandes allées à anglaise, orangers, mandariniers, clémentiniers, pamplemousses...

Zriba : officiellement « Ferme Blanche » mais toujours appelée « Zriba » dans la famille, appartenant à Léon Penet, mon grand-père, de 1927 à 1961, année où il dû se résigner à rentrer en France, suite à l'expulsion de son fils Charles, dans les heures qui ont suivi l'affaire de Bizerte. Papa y travailla jusqu'en 1945, année qui le poussa à partir 2 ans dans le nord de la Tunisie, puis à Oued-Tessa, à environ 170 km de Tunis.

Zriba : où tout était à faire sur place : forge, mécanique, entretiens mécaniques des tracteurs, culture du blé et moisson lorsqu'il avait plu..., plantation d'oliviers, taille et récolte des olives, plantation de la vigne, vendange, vinification d'un excellent rosé, qui tirait vers du vin gris, soins aux moutons et

quelques vaches, entretien des pistes, recherche d'eau en creusant un puits (qui donna une eau saumâtre) ayant plusieurs mètres de diamètre (les forages actuels n'existaient alors)...et même production d'électricité car le réseau électrique n'était pas arrivé jusque-là. Papa y construisit la "Petite maison", située sur la gauche, mon Grand-Père construisit les 3 bâtiments situés entre la "Petite maison" et la "Grande maison", juste à gauche en arrivant depuis la piste de caroubiers qui menait au village de Zriba. La superficie était d'environ 300 ha.

Oued-Tessa : ferme de la société des Fermes Françaises de Tunisie, où Papa fut gérant de 1947 à 1958, année d'où il fut expulsé 48h après le bombardement de Sakiet par un avion français. Superficie environ 1500 ha, dont 300 ha de djebel, avec une végétation du romarin, jujubiers, thyms. Troupeau de 300 brebis, quelques vaches pour la consommation locale, un verger de 1 ha. Nous y avons passé des moments extraordinaires...



La gare de Maxula-Rades



Les fonderies de Mégrine

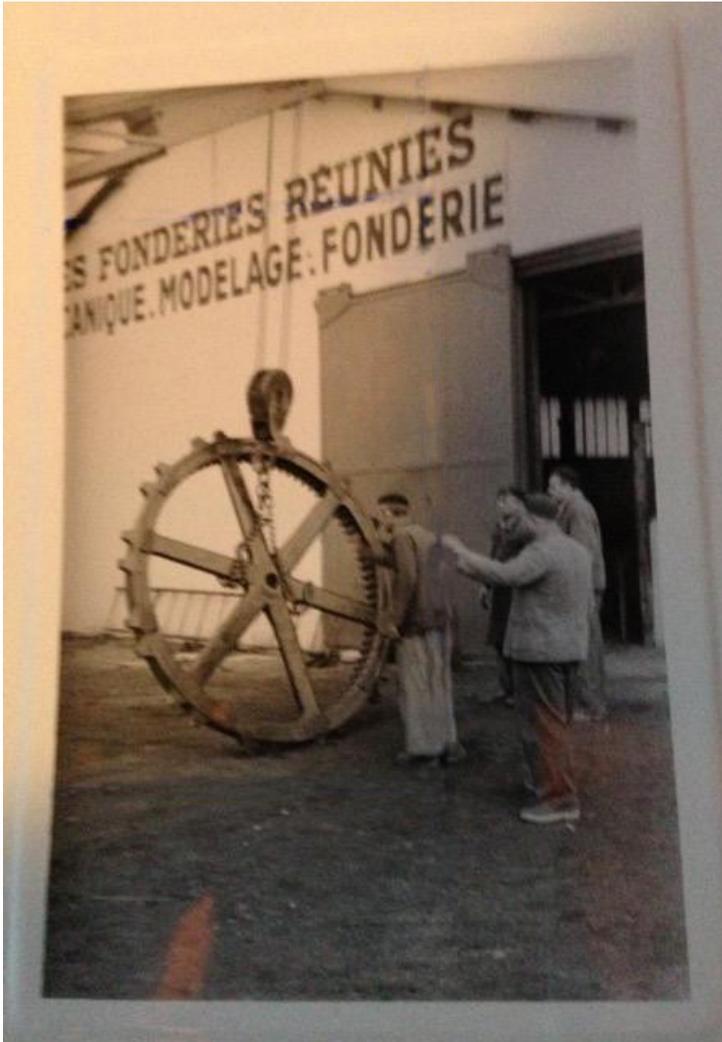
René Jeannin Naltet

Fonderies Réunies à Mégrine

Marcel Ganivet né en 1916, ingénieur des arts et métiers et de « sup de fonderies » ne souhaite pas travailler avec son père qui est le directeur technique de l'usine Merlin Gérin de Grenoble. Pendant la guerre il est enseigne de Vaisseau au port de Bizerte où il rencontre son épouse. Il fait la connaissance du père de Paul Bicaïl (garagiste à Tunis) qui lui propose de s'associer avec son fils, qui ne veut pas reprendre le garage, pour créer une fabrique de soldats de plomb marque « Du Guesclin ». Succès immédiat mais en 1948 un différend éclate avec le distributeur des soldats de plomb en métropole M. Fischer à qui ils vendent cette activité. Ils créent alors, la même année, les « Fonderies Réunies » et demandent à Jean Tommy-Martin, Maire de Radès et ingénieur en retraite, d'être Président du conseil d'administration ainsi que de les aider à trouver des soutiens financiers tant en Tunisie qu'en Métropole. Plusieurs membres de la famille souscrivent des actions des fonderies dont Jacques Jeannin Naltet qui est nommé administrateur. M. Guyot, concessionnaire Panhard à Tunis a créé la société « Le Moteur » entre aussi au capital. Les fonderies réunies sont spécialisées dans la fabrication de pièces pour matériels agricoles et de plaques d'égout. En 1965, la SONEDE (Société Nationale de distribution des eaux), principal client des Fonderies souhaite mettre un directeur technique aux Fonderies. Conflit immédiat avec M. Ganivet qui quitte la Tunisie, recruté par l'UNESCO pour créer des centres de

formation à la fonderie en Amérique du Sud. Il dirigera pendant 20 ans un centre modèle au Brésil. Fin des années 1980, jeune retraité à Aix en Provence, Il est rappelé par les Fonderies pour une mission d'expertise sur la stratégie de l'entreprise. La société Le Moteur, devenue une filiale de la Société Tunisienne de Banque, possède 40% du capital. La SONEDE a elle aussi 40% du capital. Les Français 15%, quelques Tunisiens 5%. Vincent Tommy-Martin espérait être nommé administrateur. L'avenir de l'entreprise est lié à une prise de participation majoritaire afin de définir une véritable stratégie. Ce n'est pas le cas et en 1994, l'entreprise dépose le bilan. Marcel Ganivet décède en 2006.

Dès 1960, M.Ganivet, passionné de ski nautique et de plongée sous-marine avait développé une activité secondaire aux fonderies : la construction de hors-bord en polyester armé. En 1975, Paul Bicaïl a développé ce secteur au sein de la filiale « Maghreb Nautisme » en fabricant aussi des petits bateaux de pêche métalliques. Il exposa au salon de la navigation de plaisance au CNIT à la Défense en janvier 1978 mais cette activité n'a pu se développer au-delà des années 1980.



Facade de l'usine à Mégrine



M. Ganivet et le personnel



Atelier des plaques d'égout ; Mégrine 1958



Repères bibliographiques

A l'école en Algérie Des années 1930 à l'indépendance



Sous la direction de Martine Mathieu-Job
Editeur Bleu autour / 360 pages / 25 EUR

Cinquante-deux auteurs de cultures musulmane, juive ou chrétienne livrent leurs souvenirs d'école dans l'Algérie française et coloniale. De l'école française, pour « indigènes » ou non, espace de normativité mais aussi, souvent, d'ouverture à l'autre. Et parfois, en parallèle, de l'école coranique ou talmudique. Reflets de la complexité des expériences vécues, ces récits inédits recèlent des informations méconnues.

À l'école en Algérie des années 1930 à l'Indépendance

Préface MARTINE MATHIEU-JOB / Postface ALAIN SEKSIQ

Cinquante-deux auteurs de cultures musulmane, juive ou chrétienne livrent leurs souvenirs d'école dans l'Algérie française et coloniale. De l'école française, pour « indigènes » ou non, espace de normativité mais aussi, souvent, d'ouverture à l'autre. Et parfois, en parallèle, de l'école coranique ou talmudique.

Reflets de la complexité des expériences vécues, ces récits inédits recèlent des informations méconnues, mettent à mal des préjugés sur les deux rives de la Méditerranée et forment, avec l'iconographie qui les accompagne, un riche matériau pour les historiens. Par leur qualité littéraire, ils témoignent enfin que l'école française a donné à certains de ses élèves, quelle que soit leur origine, une langue d'écriture en partage. Dirigé par Martine Mathieu-Job, ce livre s'inscrit dans le genre des recueils de mémoires initié par Leïla Sebbar

CONSTANTINE	Jean-Luc Allouche	TABLAT	Mohamed Kacimi
DOMINIQUE-LUCIANI	Maïa Alonso	LA MESKIANA	Zineb Labidi
CONSTANTINE	Alain Amato	STAOUELLI	Catherine Lalanne
ALGER	Joëlle Bahloul	SÉBAIN	Anne-Marie Langlois
ALGER	Simone Balazard	SIDI BOUDJENANE	Waciny Laredj
ORAN	Yahia Belaskri	TIRMITINE	Annie Lenoble-Bart
LES ATTAFS	Djilali Bencheikh	KOUBA	José Lenzi
QUACIF	Mohamed Benhamadouche	MILA	Marie Malaspina
ALGER	Albert Bensoussan	BLIDA	Martine Mathieu-Job
MÉDÉA	Karima Berger	ALGER	Daniel Mesguich
NOVI	Fatima Besnaci-Lancou	ALGER	Arezki Metref
ALGER	Jacqueline Brenot	ALGER	Danielle Michel-Chich
ALGER	Jean-Pierre Castellani	ALGER	Simone Molina
MAGHNIA	Mehdi Charef	CONSTANTINE	Georges Morin
BÔNE	Patrick Chemla	SIDI-BEL-ABBÈS	Mireille Nicolas
ALGER	Alice Cherki	SIDI-MOUSSA	Hétiéttie Paris
ALGER	Aziz Chouaki	MERCIER-LACOMBE	Michèle Perret
ALGER	Vincent Colonna	ALGER	Christine Ray
ORAN	Roger Dadoun	CONSTANTINE	Nourredine Saadi
ORAN	Abdelkader Djemaï	HENNAYA	Leïla Sebbar
MORRIS	Alain Ferry	ALGER	Kamila Sefta
ALGER	Jacques Frémeaux	CONSTANTINE	Benjamin Stora
ORAN	Jean-Jacques Gonzales	GUELMA	Dany Toubiana
TIARET	Colette Guedj	ALGER	Alain Vircondelet
DJELFA	Danièle Iancu-Agou	SIDI-BEL-ABBÈS	Mourad Yellès
SIDI-BEL-ABBÈS	Andrée Job-Querzola	ORAN	Bernard Zimmermann

"d'un lieu l'autre"

Dessin SÉBASTIEN PIGNON

25 €



9 782358 480949